

Nouvelle inédite de Dominique Valentin : la Marie-Marion

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **13 (1983)**

Heft 4

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

doucement malgré l'optimiste « Bonne nuit, dormez bien ! » dont vous êtes gratifié.

La suite des événements mérite d'être contée non plus en prose, mais en alexandrins, de manière à lui donner le ton épique qui convient :

Ballade de l'opéré

A l'instar de truands, ils cachaient leur visage. Sans doute avaient-ils peur que je les reconnusse. Avant que la narcose tel un sombre nimbus De mes yeux aux aguets m'interdisse l'usage.

Ils étaient au moins trois à tenter mon trépas ;

Pour mieux y parvenir, ils m'avaient ligoté

Et immobilisé sur un mince matelas, L'homme n'est pourtant pas fait pour être charcuté.

Ils avaient tout prévu, en vrais professionnels,

Des gants de caoutchouc évitaient les empreintes

Qu'ils auraient pu laisser sur leurs affreux scalpels.

Des murs capitonnés rendaient vaines mes plaintes.

Je leur étais livré sous un jour aveuglant,

Innocente victime, otage pantelant. Ils m'ouvrirent la panse en toute impunité,

L'homme n'est pourtant pas fait pour être charcuté !

Recousu à la hâte et gisant sur le dos Dès que j'ouvris un œil une sinistre bande

Tel un essaim de guêpes s'en prit à mon repos

Et commença gaiement la folle sarabande

Des aiguilles acérées et des drains que l'on pose.

Ô douces infirmières, vampires aux ongles roses

Que vos mains innocentes m'ont bien tarabusté.

L'homme n'est pourtant pas fait pour être charcuté !

Envoi

Princes du bistouri et Saigneurs patentés,

Prodiguez-nous plutôt élixirs et pilules

Car j'en suis convaincu du fond de mes globules

L'homme n'est vraiment pas fait pour être charcuté !

Bien sûr, ces impressions fantasmatiques ne peuvent être dues qu'à une forte fièvre.

P. H.

La Marie-Marion

Nouvelle inédite de Dominique Valentin

Une longue file d'hommes, de chariots et de bêtes patientait devant la Porta al Prato. Les soldats visitaient les sacs, soulevaient les bâches, inspectaient les chargements qu'ils sondaient parfois de leur pique. Un paysan chicanait avec les employés de la gabelle: «A quoi bon changer de gouvernement si c'est pour payer les mêmes impôts?»

M. Grelaud fronça les sourcils. L'appel, l'inévitable appel avait retenti. «Marie-Marion!... Marie-Marion!...» Tous les jours à l'heure des repas et tard le soir, une voisine appelait sa Marie-Marion. M. Grelaud avait perdu le fil de sa lecture. Cette Marie-Marion l'agaçait quotidiennement. Elle n'était pas la seule, d'ailleurs. A la retraite depuis quelques mois, M. Grelaud faisait l'apprentissage des bruits de la maison et du voisinage. Les tapis qu'une femme battait tous les vendredis, comme sa mère du temps qu'il était enfant. «A l'époque de l'aspirateur, c'est ridicule» pensait M. Grelaud. Leurs tapis à eux étaient toujours propres et sa femme ne les battait pas comme l'autre qui faisait trembler les vitres tant elle y mettait de vigueur. Le petit des gens d'au-dessus appelait sa mère vingt fois dans la journée. Tous les samedis soirs, la demoiselle d'à-côté recevait des amies et elles riaient et gloussaient toute la soirée comme des folles.

M. Grelaud avait passé sa vie dans une bibliothèque. Il n'entendait que le froissement des feuilles tournées, le petit cliquetis amical de sa machine à écrire, des pas assourdis. Maintenant il se crispait à chaque bruit de la maison. Les corridors résonnaient comme une cathédrale vide, les clapets des boîtes à lettres claquaient dix fois dans la matinée, deux fois plus le soir. Les containers de verre récupérable étaient vidés le lundi matin. On aurait cru à un bombardement. Les chasses d'eau et le bruit des canalisations lui mettaient les nerfs à vif.

Incapable de reprendre son livre, M. Grelaud alla se faire couler un bain. Comme ça, il ferait du bruit lui aussi. Et le bain le calmait toujours.

Mme Grelaud sourit. Elle savait que son Pierre se faisait mal aux bruits de la maison auxquels elle s'était habituée depuis longtemps. Elle savait aussi qu'après son bain, il lui demanderait si elle voulait sortir. Ils descendraient jusqu'au lac. Les foulques, les goélands et les mouettes n'énervaient pas Pierre.

Mme Grelaud pensait, elle aussi, à Marie-Marion en tricotant. Elle aurait bien aimé avoir une fille. Le Bon Dieu n'avait pas voulu. Alors, sans même la connaître, préférant l'imaginer à son gré, elle avait adopté Marie-Marion. En pensée, elle lui tricotait des pulls, des manteaux, des écharpes, des gants. Pour ses six ans, elle lui avait imaginé un pull brun, blanc et rose avec, comme motif, une maison, une montagne blanche et la lune jaune. La Marie-Marion de Mme Grelaud avait eu un beau manteau rouge, une écharpe à rayures, des moufles à pompons. A treize ans, elle l'avait imaginée avec une jupe à franges comme les Indiennes, avec des dessins verts, bruns et sable.

Parfois, Mme Grelaud se reprochait de rêver ainsi; c'était un peu comme si elle volait la vraie Marie-Marion à sa mère. Mme Grelaud ne «voisinait» pas. Elle ne connaissait que de vue ses voisins de palier, n'avait jamais cherché à lier connaissance dans la maison. Les cris des gamins qui jouaient dehors ne l'agaçaient pas. Il y avait leurs matches de foot l'été, de hockey l'hiver, la petite musique de «Belle et Sébastien» à la télévision d'à-côté. Quand un bébé pleurait, Mme Grelaud se demandait ce qu'elle aurait fait à la place de la mère. Elle chassait vite les regrets. Son Pierre était un mari aussi tendre et plein d'attentions que pendant leurs fiançailles. Ils avaient été un des rares couples qui ne se fatiguent jamais l'un de l'autre. Ils l'étaient encore. Elle était heureuse.

Une nuit, vers une heure du matin, M. Grelaud laissa tomber son livre de fureur. A une heure du matin, la bonne femme appelait sa Marie-Marion! Mais qu'est-ce que c'était que cette gamine qui était dehors à des heures pareilles! Il ramassa le livre et tenta de reprendre sa lecture. *Il s'enquit de Niccolò. «C'est mon frère, répondit vivement la jeune fille rousse. Il est parti. Ils sont tous partis. Moi, je m'appelle Ida».* Elle lui lança un drôle de regard. Non. Décidément, il ne pouvait plus lire. Exécrable Marie-Marion!

C'est cette nuit-là que Mme Grelaud s'éteignit. Dans son sommeil, sans plus de bruit ni d'histoires qu'elle n'avait fait de son vivant. M. Grelaud la trouva sans vie à ses côtés le matin.

Il vécut les jours suivants dans un brouillard de chagrin. Il n'avait jamais

imaginé qu'elle puisse mourir avant lui. Sa Simone, si forte n'avait pas de raisons de partir avant lui. «Personne n'a de raisons de partir et tous partent. Sans qu'on avertisse», se disait M. Grelaud. Mais sa peine n'en était pas moins grande, l'absence de sa Simone moins déchirante.

La nuit de la mort de Mme Grelaud, une chatte — ou un chat, il n'avait pas vérifié — était venue par le balcon dans leur chambre. Depuis, elle était revenue quelques fois. Elle fixait M. Grelaud qui ne dormait pas, qui ne lisait pas. Quand elle rencontrait son regard, elle entraînait. Discrète, comme si elle avait peur de déranger, elle se postait près du fauteuil de M. Grelaud. Puis elle s'enhardissait et s'allongeait sur le pied du vieux monsieur. «Elle sait que je suis malheureux» se disait M. Grelaud. «Je deviens gâteux», ajoutait-il aussitôt. Mais il prit l'habitude de mettre du lait dans une soucoupe.

Quand la chatte ne venait pas, il se sentait encore plus seul. Alors il reprenait le livre qu'il lisait quand Simone mourut.

Andriana était devenue la maîtresse unique de la maison, elle avait alors juste vingt ans, puisqu'elle s'était mariée à quinze, elle s'était achetée un canari dans une cage dorée de Venise...

«Marie-Marion! Marie-Marion!...» Tiens, il l'avait oubliée, celle-là. Mais il ne s'énervait plus. Il se rappelait une conversation qu'il avait eue avec Simone, à propos de Marie-Marion. Lui prétendait que sa mère était irresponsable, qu'elle la laissait sortir n'importe quand, et, qu'en plus, elle était illogique puisqu'elle l'appelait sans cesse. Simone lui avait répondu: «Tu ne les connais pas. Pourquoi juger la mère?» Pierre se demandait maintenant, pour la première fois, si sa femme avait souffert de ne pas avoir eu d'enfant. Et lui? Lui n'y avait jamais pensé. Et puis, il était trop tard.

Un soir, la petite chatte qui venait maintenant jusque sur les genoux de M. Grelaud sauta d'un bond jusqu'à la fenêtre. L'autre, «l'irresponsable», appelait à nouveau sa fille. M. Grelaud s'énerva, se fit couler un bain et alla se coucher.

Il fit des rêves bizarres dans lesquels Simone avait une fille qu'elle appelait tous les soirs. Mais c'était une chatte qui lui répondait. La chatte sautait sur le bébé. M. Grelaud étouffait.

Pour effacer ce mauvais rêve, M. Grelaud décida de faire à nouveau une promenade, ce qui ne lui était pas arrivé depuis la mort de sa femme. Il marcha longtemps, redécouvrant avec plaisir les couleurs du lac, le bruissement des drisses, les odeurs qui lui

étaient si familières. Il décida de manger dans un bistrot au bord du lac. Comme ça, il ne sentirait pas les odeurs de repas des voisins qui lui tor-daient l'estomac, lui qui ne se nourrissait que de jambon et de fromage depuis qu'il était seul. Il rentra un peu ragaillard.

Devant sa porte, il y avait une dame accroupie qui parlait à la petite chatte installée sur son paillason: «Marie-Marion, qu'est-ce que tu fais là? Viens!» Marie-Marion n'était donc pas une gamine mais cette chatte qu'il avait prise en affection. M. Grelaud se sentit tout penaud. Si sa maîtresse savait les idées qu'il avait eues à son sujet... La dame s'excusa, M. Grelaud protesta, disant que la compagnie de la chatte lui était très agréable. Il aurait bien voulu raconter à Simone que Marie-Marion n'était pas une personne mais une chatte. Et qu'elle était maintenant sa seule compagnie. Mais il ne pouvait plus rien raconter à Simone. Il mangea sans appétit, lut sans intérêt. Simone lui manquait et Marie-Marion l'avait délaissé.

Deux semaines plus tard, M. Grelaud glissa dans l'escalier et se cassa un pied. Un voisin l'amena à l'hôpital. L'infirmière qui assistait le médecin et posa le plâtre était la dame à Marie-Marion. Elle proposa à M. Grelaud d'attendre une demi-heure; elle aurait fini son service et pourrait le ramener à la maison en voiture.

Mlle Mounoud vit tout de suite la désolation de cet appartement sans épouse. Elle prit les choses en mains, mit de l'ordre, alla chercher de quoi faire un repas. Marie-Marion ronronnait sur le plâtre de M. Grelaud. Il y avait une odeur de menthe et de beurre noisette dans la cuisine, un bruit d'assiettes, de couverts, de verres. Mlle Mounoud vint demander à M. Grelaud de déboucher une bouteille. C'était bien agréable d'avoir un pied cassé...

Au cours des six semaines que M. Grelaud passa à s'habituer à son plâtre, Marie-Marion et Mlle Mounoud se relayèrent pour lui tenir compagnie. M. Grelaud n'avait pas du tout envie de recouvrer l'usage de sa jambe. Mais Mlle Mounoud avait l'habitude de remettre les gens sur pied. Deux mois plus tard, M. Grelaud trotta comme un jeune homme. Il arriva fort bien jusqu'à l'Hôtel de Ville où il fit publier les bans de son second mariage.

Depuis, certains voisins agacés se demandent qui est cette Marie-Marion qu'un couple appelle tous les soirs.

Dominique Valentin

Le livre que lit M. Grelaud est *La Danse des Loups* de Serge Bramly, Ed. Belfond.



Message

Comment faire maigrir des diocèses?

Au cours des derniers mois, un sujet a quelque peu agité certains esprits du bout du Léman, et d'autres aussi sur les bords de la Limmat. A vrai dire, rien de catastrophique: plutôt une tempête dans un verre d'eau (bénite!) Mais de quoi s'agit-il?

Vous savez probablement que les catholiques de Suisse sont actuellement répartis en six diocèses: Bâle, Saint-Gall, Coire, Lugano, Sion et Lausanne, Genève et Fribourg. Si certains de ces diocèses ont les dimensions qui conviennent à l'exercice du ministère d'un évêque (Lugano et Sion, notamment), d'autres sont de toute évidence bien trop grands pour permettre à l'évêque d'accomplir convenablement sa tâche. Ce sont surtout ceux de Coire, de Bâle (le précédent évêque y a laissé sa santé) et de Lausanne, Genève et Fribourg, qui figurent dans cette seconde catégorie.

Or il se trouve que le Concile de Vatican II a consacré une part importante de sa réflexion au ministère épiscopal, souhaitant tout particulièrement que les diocèses soient organisés de telle sorte qu'ils demeurent à taille humaine, afin que l'évêque ne soit pas un prince, un grand administrateur ou un préfet lointain, mais bel et bien un pasteur qui chemine avec son peuple et qui connaît ses brebis. Les «brebis», de leur côté, sont d'ailleurs invitées à ne pas avoir l'esprit «mouton». Mais c'est une autre histoire...

Revenons en Suisse, pour découvrir que le Synode des catholiques de ce